LES

ANCIENS CANADIENS

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

P. A. DE GASPÉ

MONTRÉAL

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

PS 8401
U2 A862
1894

PERSONNAGES

ARCHIBALD DE LOCHEIL
JULES D'HABERVILLE
DE SAINT-LUC
LA GRAND'LOUTRE } Sauvages.
TALAMOUSSE }
MONTGOMERY
JOSÉ
DUMAIS
FONTAINE
DUBÉ
PIERROT
MILICIENS, SAUVAGES, SOLDATS ANGLAIS.

LES

ANCIENS CANADIENS

ACTE I.

La scène représente un camp canadien.

SCÈNE I.

DE SAINT-LUC, JULES.

DE SAINT LUC.—Si l'on en croit la renommée, capitaine d'Haberville, la lutte sera terrible. On dit que l'Angleterre fait des préparatifs formidables, et qu'elle est décidée à tenter les derniers efforts pour s'emparer de la colonie.

JULES.—Tant mieux, ce sera pour nous l'occasion d'ajouter un nouvel éclat à la gloire de notre drapeau.

DE SAINT-LUC. — Loin de moi, capitaine, le moindre doute sur le courage de nos soldats ; cependant il n'y a pas à se le dissimuler, presqu'abandonné de la mère patrie, le Canada se trouve dans un état assez précaire.

JULES.—En effet, l'horizon de la Nouvelle-France s'assombrit de jour en jour.... Mais qu'importe (*il se lève*), j'ai foi dans l'avenir de mon pays ; j'ai foi dans la Providence qui n'abandonne jamais ceux qui combattent pour la défense de leurs droits. De Saint-Luc, n'avons-nous pas pour nous Dieu et

notre épée ? Cela doit suffire à tout homme de cœur, à tout vrai Canadien .... Connaît-on le commandant des troupes anglaises ?

De Saint-Luc.—On dit que c'est Murray, un des généraux les plus distingués de toute l'armée britannique.

Jules.—Murray ! ! !.... Je connais depuis longtemps ce nom ; c'est un digne adversaire du brave Lévis.

De Saint-Luc.—Parmi ses principaux officiers, il en est un, dit-on, que vous avez bien connu autrefois.

Jules (*surpris*).—Que j'ai bien connu autrefois ! ! !...

De Saint-Luc.—Oui, capitaine ; je dirai plus... que vous avez honoré de votre estime et de votre amitié.

Jules.—Je ne te comprends pas.

De Saint-Luc.—Des habitants de la Rivière-Ouelle passant par ici, ce matin, nous ont annoncé que deux régiments anglais étaient débarqués sur leur côte, et qu'à leur tête se trouvait un jeune officier écossais.... autrefois accueilli par le capitaine d'Haberville comme....

Jules (*l'interrompant*).—Arrête, de Saint-Luc, tu veux parler d'Arché, mais ne sais-tu pas qu'Arché est mon ami, et que tes soupçons sur ce noble militaire seraient une insulte pour moi-même ?

De Saint-Luc.—Je le sais. Aussi, comme ce n'est qu'une vague rumeur, j'avais pris le parti de vous taire ces révélations, mais interrogé par le capitaine d'Haberville lui-même, j'ai cru que je devais me montrer franc et sincère à son égard.

Jules.—Bien, mon noble ami, tu m'as jugé d'après toi-même et je t'en remercie.... (*Pause.*)

Cependant que dis-tu de ce bruit? Le crois-tu fondé?

De Saint-Luc (*hésitant*).—Cependant... sans ajouter foi à cette rumeur... je ne puis m'empêcher...

Jules (*avec force*). — Quoi! Arché porter les armes contre le Canada qui l'a accueilli au jour de son infortune!... Arché, trahir mon père, me trahir, moi, son ami, son frère... Si cela était, autant je l'ai aimé, autant je le détesterais, le malheureux.... (*Il se promène.*) Mais je connais Arché, il n'en peut être ainsi; on t'a trompé, de Saint-Luc. (*On entend les miliciens qui viennent en chantant.*) J'entends venir nos miliciens, je te laisse avec eux pour quelque temps, il est bon pour le moment qu'ils ignorent le sujet de notre entretien.

De Saint Luc.—Fiez-vous à ma discrétion, capitaine. (*Jules sort.*)

SCÈNE II.

De Saint-Luc et tous les miliciens.

De Saint-Luc.—Braves miliciens, nous avons beaucoup à faire aujourd'hui. Il faut nous préparer à soutenir le feu de l'ennemi. Ranimez votre courage à la pensée de vos succès passés. Comme toujours, attendez l'heure du combat avec assurance et gaieté. La joie et le courage s'unissent dans le cœur des braves. Pour mieux nous préparer à recevoir l'ennemi et exciter notre ardeur, chantons ensemble nos exploits passés. Allons, mon brave, entonne cette chanson que t'inspira le champ de bataille.

("O Carillon" chanté par un soldat.)

De Saint-Luc.—Bravo, mes amis, vos chants belliqueux font naître le courage et la joie dans tous les cœurs. Toujours gai, sans souci au bivouac, terrible comme un lion sur le champ de bataille ; voilà bien le soldat canadien.

Fontaine.—C'est-à-dire....

Dubé.—Comment c'e. t-à-dire....

Fontaine.—Eh ben ! oui, c'est-à-dire que la gaieté au bivouac, ça me va assez pourvu toutefois que l'ennemi ne soit pas trop proche ; t'nez, sur le champ de bataille.... ah ! non, je ne suis pas fait pour être soldat, moé.... j'aime trop mes semblables.

De Saint-Luc.— Comment ?

Dubé (*riant*).— Certainement, mon officier ; à telles enseignes que ce grand Fontaine, le brave entre les braves, qui s'est caché dans la cave du père Michon quand est venu l'ordre de partir.

Fontaine.—Oui... et pis que c'est toé qui m'a découvert au r'cruteur. Ah ! tu me paieras ben ça, va ! mon grand bavard.

Un soldat.—Allons ! allons ! Fontaine, je n'en puis croire mes oreilles, toi qui descends en droite ligne des héros, des fondateurs de la colonie.

Fontaine.—J'ai à vous dire que je n'ai jamais descendu autre chose que la côte qui nous sépare d'avec le voisin Gendreau, et qui conduit à l'église de ma paroisse. Si on vous a dit autre chose sur mon individu, on vous a trompé. (*Tous rient.*) Y'a pas de quoi rire. Je vois ben que si j'suis en guerre aujourd'hui, c'est la faute des grands parleurs. Eh ben ! vous répondrez du sang que je verserai.

Dubé.—Ah ! ne t'occupe pas d'ça. Je prends tout sur moi, pourvu toutefois que tu ne verses pas le tien, car celui-là est trop précieux.

Fontaine.—Eh ben ! c'est ben pour ça que je

veux pas m'exposer... Mon Dieu, quand j'y pense, d'voir que j'étais si heureux chez nous, à faire mon petit train et à passer le soir avec ma femme Josette. (*Il pleurniche.*)

De Saint-Luc.—Heureusement que les Canadiens comme toi sont rares, mon pauvre garçon (*Fontaine lui fait la révérence*), car autrement le pavillon anglais flotterait bientôt en vainqueur sur les bords du Saint-Laurent.

Dubé.—Tu seras au moins assez généreux par nous payer la traite afin que nous puissions boire à ta santé.

Fontaine.—Soit !.... J'aime encore mieux dépenser mon argent avec des bons chrétiens, comme vous autres, que d'le voir enlever p'tête ben par ces schismatiques d'Anglais.... Tiens, Pierrot, va su la mère Dupré.... (*Il lui donne l'argent.*) Emportes-en du bon.... Tu diras que c'est pour Edouard Fontaine, fils d'André Fontaine, son père, bedeau de la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli, et tu seras bien servi.

Tous.—Voilà qui est bien parlé.

SCÈNE III.

Les Précédents, José. (*Tous entourent José.*)

De Saint-Luc.—Bonjour, papa José. Il y a longtemps que nous désirions votre aimable présence. Eh bien ! la soupe et le pain noir des camps valent-ils les croquecignoles du capitaine d'Haberville et les adons de mon oncle Raoul ?

José.—Mon officier, sous l'respect que je vous dois, permettez-moi de vous dire que tout m'est bon lorsque le devoir me le commande et je me regar-

derais indigne de partager la fortune du capitaine d'Haberville, si je ne voulais pas partager aussi ses fatigues et ses privations.

TOUS.—Bravo ! Vive papa José !

DUBÉ.—Voilà bien le digne fils du grand François le Buveur qui lutta toute une nuit contre les sorciers, les loups-garous, les feux-follets et tous les diables de l'île d'Orléans qui voulaient l'emmener à leur sabbat.

FONTAINE.—Quelles itanies que tu nous chantes-là !

JOSÉ.—C'est pas d'zitanies, grand ignorant, c'est la pure vérité que l'aventure de mon défunt père qui est mort, aussi vrai que tu es le plus rogne de toute la côte.

DE SAINT-LUC.—Allons ! allons ! papa José, ne vous fâchez pas contre Fontaine, mais plutôt entonnez-nous cet air si beau que votre défunt père qui est mort (*il appuie*) a dérobé aux sorciers de l'île d'Orléans.

JOSÉ.—Volontiers, mon officier ; mais vous ferez excuse, par exemple, je n'ai ni la belle voix, ni la belle arraganne du cher défunt trépassé.

DUBÉ.—Ça ira toujours ben, tiens, asseyez-vous là, papa José. (*José s'assied ; tous l'entourent.*)

JOSÉ.—Auparavant, il faut que je vous explique un peu, d'où vient cette romance-là. Ecoutez ben, je vais vous abréger ça. Ça sera pas long.

DE SAINT-LUC.—Bien ! papa José, vous ne manquerez pas d'être intéressant.

JOSÉ.—Un jour donc, mon défunt père qui est mort avait quitté la ville pas mal tard pour s'en retourner chez nous ; il s'était divarti, comme qui dirait, à pintocher tant soit peu avec ses amis de la Pointe Lévis. . . . Il aimait un peu la goutte, le

brave et honnête homme. Si ben qu'il portait toujours quand il voyageait un flacon de rhum dans son sac de loup-marin. Si donc que quand mon défunt père voulut partir il faisait tout à fait nuite. Ses amis firent tout ce qu'ils purent pour le garder à coucher, lui disant qu'il allait passer devant la cage de fer ousque la Corriveau f'zait sa pénitence pour avoir tué son mari.

FONTAINE.—Une Corriveau qu'a tùé son mari ?... j'ai jamais entendu parler de ça.

DUBÉ. — Tais-toi donc. Pourquoi interrompre papa José ?

JOSÉ.—Si ben que mon défunt père qui était brave comme l'épée de son capitaine, leur dit qu'il devait rien à la Corriveau et puis un tas d'autres raisons que j'ai oubliées. Il donne donc un coup de fouet à sa jument et pi le voilà parti. Quand il passa arra l'squellette il lui sembla ben entendre un p'tit bruit, comme on dirait une plainte.... mais comme il ventait un gros "sorrouet" il se figura que c'était le vent qui sifflait dans les os du calabre. Pu ni moins, ça l'taralusquait ; il prit un bon coup pour s'enhardir. A tout ben considérer, à ce que s'dit mon défunt père, il faut s'entr'aider entre chrétiens, p'tête ben que la pauvre créature demande des prières. Il ôte son bonnet et lui récita ben dévotieusement un *De profondis* à son attention, disant que si ça lui faisait pas d'bien, ben que ça lui ferait pas de mal, que lui qu'il s'en trouverait mieux.

DUBÉ.—Bien imaginé pour le grand-père François

JOSÉ (*sans l'écouter*).—Si donc qu'il continua à filer gros train. Arrivé sur les hauteurs de Saint-Michel, v'la-ti-pas l'endormitoire qui le prit. Après

tout, à ce que s'dit mon défunt père, un homme c'est pas un chien, faisons un somme, ma jument pi moé, on s'en trouvera mieux. Il dételle donc sa jument, lui attache les deux pattes de devant avec ses cordeaux pi lui dit : Tiens, mignonne, v'la de la bonne herbe, t'entends couler le ruisseau ; bonsoir. Comme mon défunt père allait se fourrer sous son cabarouet pour se mettre à l'abri de la rosée, il lui prit fantaisie de s'informer de l'heure. Il regarde les Trois-Rois au sud et le Charriot au nord. Il en conclut qu'il était minuit. C'est l'heure, que s'dit mon défunt père, que tout honnête homme doit être couché. Comme il allait s'mettre sous son cabarouet, v'là-ti pas tout à coup que l'île d'Orléans lui paraît tout en feu. Il saute un fossé, s'acote su une clôture, ouvre des grands yeux et pi il regarde, regarde, ... à force de regarder, ses yeux qui étaient pas mal troublés s'éclaircirent, et puis il vit un diable de spectacle, allez !

Tous.—Comment ça ! comment ça ?

José.—Ecoutez ben. C'était comme des manières d'hommes, d'une curieuse engeance tout de même. Ç'avait ben une tête grosse comme un d'mi minotte, amanché d'un bonnet pointu d'une aulne de long, et pi des bras, des jambes, des pieds et des mains armés de griffes ! mais pas d'corps pour la peine d'en parler. Ils avaient ben, sous votre respect, le califourchon fendu jusqu'aux oreilles.

Fontaine.—Ah ! sainte Vierge ! que ça devait être effrayant. C'était à peu près comme ce grand escogriffe que j'avais vu dans le jardin du seigneur de Beaumont.

Un soldat.—Veux-tu bien te taire, bavard, est-ce à toi de parler ? Excusez-le, papa José.

José.—Ah ! je l'excuse ben, allez ! ça pas reçu d'éducation, vous voyez ben.

Fontaine.—Pas d'éducation moé qui a été engagé deux mois chez le notaire Bégin ousque y avait des armoires pleines de gros livres.

José (*continuant son récit*).—D'accord, Fontaine Eh ben ! pour en revenir à mon discours, les yeux de mon défunt père lui en sortaient de la tête, mais ce fut bien pire, quand ils commencèrent à sauter, à danser, sans pourtant grouiller de place et à entonner d'une voix enroué comme des loups qu'on étrangle la chanson que voici :

Allons, gai compère lutin,
Allons, gai mon cher voisin,
Allons, gai compère qui fouille,
Compère crétin la guernouille,
Des chrétiens,
J'en ferons un bon festin. } *bis.*

Ah ! les misérables carnivales, se dit mon défunt père, au lieu d'un bon vin, ce sont des chrétiens qu'ils veulent se régaler, les indignes. Et puis après les sorciers continuèrent leur chanson infernale en r'gardant mon défunt père et en l'couchant en joue de leurs grandes dents de rhinoféroce :

Ah ! viens donc, compère François.
Ah ! viens donc, tendre porquet,
Dépêche-toi, compère qui fouille,
Compère boudin la guernouille,
Du François, du François,
J'en ferons un bon salois. } *bis.*

Tout ce que j'peux vous dire pour le moment, mes mignons, c'est que si vous ne mangez jamais d'autre lard que s'ti là que je vous porterai, vous aurais pas d'besoin de dégraisser votre soupe.

De Saint-Luc.—Voilà qui est bien riposté. Ça devait être un brave homme que ce François.

José.—Oui, j'vous l'assure, mon officier. Mais pour continuer mon histoire, les sorciers paraissaient pourtant attendre quelque chose, car ils tournaient souvent la tête en arrière. Mon défunt père y regarde aussi et quoi c'qu'il aperçoit.... Un grand guiabe long comme le clocher de Saint-Michel. Il n'avait qu'un œil, l'guerdin qu'il était, mais ça en valait bien une douzaine ; ça devait être le chef des sorciers. (*Ici on entend sonner la trompette militaire, José et tous les miliciens prêtent l'oreille.*)

Fontaine (*tout effaré, se levant pour fuir*).—Où se fourrer,..... v'là les Anglais !.....

De Saint-Luc.—Rassure toi, Fontaine, ce ne sont pas les sorciers, ni les Anglais. On fait l'exercice militaire à la division voisine.

José.—V'là donc que tout à coup, le géant entonne une ronde infernale en s'accompagnant sur une marmite qu'il frappait à coup pressés et redoublés et tous les diables partent comme des éclairs, si ben qu'ils ne mettent pas une minute à faire le tour de l'île. Ce fut alors qu'ils chantèrent cette fameuse romance que mon défunt père n'a retenu que trois couplets. Je vais vous la chanter, mais vous répondrez

Tous.—Oui, oui.

José.—C'est su not' terre d'Orléans (*bis*),
Qu'est le pays des beaux enfants (*bis*).
Tour, lour (*bis*).
Dansons à l'entour, } (*bis*).
Tour, lour. }

II

Venez-y tous en sourvenants (*bis*),
Sorciers, lézards, crapauds, serpents (*bis*).
Tour, lour (*bis*),
Dansons à l'entour, } (*bis*).
Tour, lour.

III

Venez-y tous en sourvenants (*bis*),
Impies, athées et mécréants (*bis*).
Tour, lour (*bis*),
Dansons à l'entour, } (*bis*).
Tour, lour.

Les sueurs abîmaient mon pauvre défunt père ; il n'était pourtant pas au plus creux de ses traverses, le cher homme. V'là ti pas que tout à coup ousqui s'attendait le moins, il sent deux grandes mains sèches comme des griffes d'ours qui lui serraient les épaules. Il se retourne tout effarouché, pi v'là ti pas qu'il se trouve face à face avec la Corriveau qui s'grimpignait après lui : " Mon cher François, lui dit la Corriveau, veux-tu me faire le plaisir de me mener danser avec mes amis de l'île d'Orléans ?—Ah ! satanée bigre de chienne ! " lui cria mon défunt père, c'était le seul jurement qui se servait, le saint homme et pi encore dans les plus grandes traverses.

De Saint-Luc.—Diable, il me semble que l'occasion était favorable. Quant à moi, j'aurais juré comme un païen.

José.—C'est pas mal ce qu'il fit. " Satanée bigre de chienne ! (*en appuyant fortement*), lui cria mon défunt père, c'est ti pour me remercier de mon *De profondis* et des autres bonnes prières que j'ai dites à ton intention que tu veux me mener au sabbat. Moi qui pensais ben que t'en avais, au

petit moins pour trois ou quatre mille ans dans le purgatoire pour tes fredaines. Aussi, ça me faisait de la peine à moi qui a toujours eu le cœur tendre pour la créature ; si tu veux me monter sur le dos pour me traîner dans l'enfer comme un hérétique !... —Mon cher François, lui dit la Corriveau, il m'est impossible de passer le Saint-Laurent qui est un fleuve béni, sans le secours d'un chrétien !—Passe comme tu pourras ! Chacun son affaire, à c'que s'dit mon défunt père."

De Saint-Luc.—Certes il raisonnait passablement bien, votre digne père avec des mécréants de cette espèce.

José.—Ah ! rien l'embarrassait, l'habile homme ! Si donc le tambour-major élève la main du côté de mon défunt père et lui crie d'une voix de tonnerre : " Veux-tu bien te dépêcher, chien de chrétien, de traverser notre amie ? Veux-tu lui faire perdre le plus beau des divertissements ? "

Fontaine.—Ç'en faisait un beau divertissement, j'en tremble jusque dans le fin bout des orteils, rien qu'à l'entendre parler.

José, (*sans l'écouter*).— " Va-t'en à tous les diables, d'où tu sors, toi pi les tiens," lui cria mon défunt père, perdant patience. Alors les sorciers reprenaient leur refrain :

Tour, lour (*bis*),
Dansons à l'entour, } (*bis*).
Tour, lour.

" Mon cher François, lui dit la Corriveau, si tu refuses de me mener, en chair et en os, j'va t'étrangler, j'monterai sur ton âme et je me rendrai au sabbat." Et puis en disant cela.... elle l'étrangla !

Tous.—Elle l'étrangla ! elle l'étrangla ! ! !

José.—Ah ben !.... quand j'dis étranglé.... mais il n'en valait guère mieux l'cher homme, parce qu'il perdit tout à fait connaissance. Quand il revint à lui, il entendit un petit oiseau qui criait : Qué-tu ?.... Qué-tu ? Ah ! ça, dit mon défunt père j'sus donc point en enfer puisque j'attends les oiseaux du bon Dieu. Il risque un œil, et puis un autre et voit qui s'fait tout à fait jour. Il attelle donc sa jument qui avait eu connaissance de rien, à ce qu'il paraît, la pauvre bête et reprit au plus vite le chemin de la maison. Ce fut que quinze jours après qu'il nous conta son aventure.

Fontaine.—C'est aussi effrayant que les contes que nous contait mon défunt grand-père.... j'en frissonnais des pieds à la tête.

De Saint-Luc.—Allons ! Fontaine, fais-nous grâce de tes histoires ! Savez-vous bien qu'il est sept heures à mon estomac et que vous devez vous aussi sentir la faim. Allons, mangeons un morceau de pain pour nous réconforter.

José.—D'accord, mon capitaine.

Tous.—D'accord, d'accord.

Fontaine.—C'est y joli tout de même d'être au bivouac quand on ne sent les ennemis que de loin.

Dubé.—V'là que j'aperçois dans le lointain, Pierrot qui s'en vient avec sa cornette sous le bras.

De Saint-Luc.—Tant mieux, la douce liqueur qu'il apporte servira de sauce pour arroser notre pain. (*Avec feu.*) Qu'elle est belle, la vie du soldat ! je parie contre tout l'or du monde que le plus riche n'est pas aussi heureux qu'un bon troupier sans peur et sans reproche, mangeant sa soupe et son pain noir avec un appétit d'enragé.

JOSÉ.—Vous avez ben raison, mon officier, surtout quand ce militaire est un Canayen.

TOUS.—Vive le soldat canayen ! !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, PIERROT.

DUBÉ.—Arrive donc, Pierrot, il y a longtemps que nous t'attendons.

FONTAINE.—C'est la cruche, va ! plutôt que le cruchon.

PIERROT.—Tiens, ce farceur de Fontaine.... tu finiras, grand drôle....

DUBÉ.—Pour le moment il ne s'agit que de manger, de boire et de se divertir en attendant que nous fassions danser à messieurs les Anglais un rigodon au son du canon. Maintenant asseyons-nous là et que chacun fasse son devoir. (*Tous s'asseyent.*)

FONTAINE.—Son devoir, morguenne, j'cré ben qu'nous le ferons son devoir. J'voudrais que son devoir fût jamais plus difficile que ça. (*Ils mangent et boivent.*)

JOSÉ (*commençant à fredonner, puis élevant la voix graduellement.*) — Savez-vous pourquoi mes amis etc., etc.

UN SOLDAT (*un verre à la main.*)—A la santé de papa José ! !

JOSÉ.—Merci ! à la tienne pareillement.

FONTAINE.—A la santé de maman Lizette pi d'son garçon Edouard Fontaine qu'est en guerre.

DUBÉ.—Quand est-ce donc, mon officier, que nous aurons le plaisir de nous frotter un petit peu

avec les Anglais? Je commence à m'ennuyer de cette vie tranquille et toujours la même.

PIERROT.—Certainement, mon officier, le soldat canayen n'est pas fait pour rester oisif, il lui faut l'odeur de la poudre, le bruit du canon, les luttes d'une guerre longue et pénible.

UN MILICIEN.—Et puis, moi donc, que c'est pour la première fois que j'aurai le bonheur de me battre contre ces hérétiques. J'ai ben hâte de leur montrer ce qu'on peut quand on défend son pays.

UN AUTRE MILICIEN.—Oui, nous leur montrerons que lorsqu'il s'agit de défendre son pays, les Canayens jeunes comme vieux.... tous sont soldats....

JOSÉ.—J'crois ben que j'sommes tous des soldats et des crânes de soldats encore! Qu'ils viennent, ces Anglais, et nous les battrons une fois de plus, qu'ils soient tant qu'ils voudront, un contre cinq, un contre dix, un contre vingt, nous les battrons toujours!

DE SAINT-LUC (*se levant.*) — Bien! mes amis, montrez-vous toujours les dignes fils des héros canadiens, et les ennemis nous les vraincrons partout. Nous élèverons le Canada au plus haut degré de gloire et de prospérité. Mais en attendant que nos chefs nous guident au champ d'honneur, faisons des vœux pour le succès de nos armes, et puisse le drapeau fleur de lys toujours flotter sur les rivages de la Nouvelle-France!

TOUS (*se levant*).—Vive la Nouvelle-France!

FONTAINE.—C'est y ben joli, tout de même de s'battre comme ça avec des cris pi des beaux discours. Au moins, ça n'fait pas d'mal au pauvre monde. V'là comme j'aimerais une guerre ousqu'il ne s'agirait que d'boire et manger, ousqu'on pour-

rait battre l'ennemi sans le rencontrer. S'il y avait moyen de s'arranger comme cela avec messieurs les Anglais.

De Saint-Luc (*l'interrompant.*)—Fontaine! es-tu Canadien ?.... songe donc au sang qui coule dans tes veines....

Fontaine. – Ah ! mon officier, j'sommes pas capable de penser au sang, ça me fait trop peur, t'nez, j'me connais, j'suis d'un caractère trop bonasse pour être soldat.... c'est à un point que....

De Saint-Luc (*l'interrompant.*)—Allons, assez, assez, mon ami Fontaine pour devoiler ta lâcheté...

Dubé.—Voici que j'aperçois venir not' commandant....

De Saint-Luc.—Chacun à son poste.

SCÈNE V.

Les Précédents, Jules. (*A son arrivée, De Saint-Luc fait présenter et déposer les armes.*)

Jules.—Bien ! braves miliciens, j'espère que vous saurez vous montrer les généreux défenseurs de notre patrie et vous verrez que si la vie de soldat a ses déboires elle a aussi ses charmes. Je crois m'apercevoir que vous n'engendrez pas mélancolie.

De Saint-Luc.—La gaieté, mon commandant, voilà le partage du soldat de la Nouvelle-France. Nous sommes parfaitement heureux ici, il ne nous manque qu'une chose, l'ennemi.

José.—Oui, mon cher Jules (*se reprenant*), mon commandant, tâchez de nous y conduire bientôt à la bataille pour que nous leur montrions leur catéchisme à ces Anglais.

DUBÉ.—Que je désire le moment où je pourrai me frotter un peu avec ces hérétiques.

FONTAINE.—Pi, moé donc.... ah ! bigre....

JULES.—A ces élans je reconnais le sang généreux qui coule dans vos veines. Mes amis, l'heure est solennelle. L'ennemi paraît plus puissant que jamais. Eh bien ! sachons envisager les dangers en vrais patriotes, avec toute la dignité et le courage de nos ancêtres.

TOUS.—Vive monsieur Jules d'Haberville ! !

JULES.—Bientôt doit arriver le brave Dumais que nous avons député vers les sauvages pour sonder leurs dispositions et les engager à lever la hache de guerre. En revenant de son ambassade il a dû passer par le quartier de mon père pour y prendre des renseignements sur le nombre des ennemis et m'en informer. Aussitôt qu'il sera de retour, nous irons camper au nord-est de Québec, afin de couper la route des Anglais. Mais voici déjà Dumais.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DUMAIS.

JULES.—Eh bien ! brave Dumais, votre ambassade a-t-elle réussi ?....

DUMAIS.—A merveille, mon commandant. La Grand' Loutre si renommé parmi les sauvages s'est prononcé en notre faveur. Aussitôt tous se sont rangés de son avis et ont entonné le cri de guerre. La Grand' Loutre a envoyé des messages aux chefs des autres tribus ; lui-même devait partir le jour que j'ai quitté leur canton. Je suis même

surpris qu'il ne soit pas encore arrivé avec ses guerriers ; il ne saurait tarder longtemps.

JULES.—Dumais, vous avez bien mérité de la patrie, pour le succès de votre mission.

DUMAIS.—Voilà, mon commandant, pour la première partie de mon ambassade. La seconde a été aussi facilement exécutée. J'ai passé par le camp du capitaine d'Haberville, votre père qui m'a donné les renseignements désirés sur les mouvements de l'armée anglaise. Voici d'ailleurs une lettre qu'il m'a chargé de vous remettre. (*Il donne la lettre à Jules.*)

JULES (*lit haut, tous l'écoutent*).— " Mon fils, l'ennemi a opéré son débarquement hier, les tentes d'un insolent étranger couvrent nos campagnes. Il y promène l'incendie et la dévastation. Il est bien probable que la bataille aura lieu demain. Les circonstances où nous sommes sont graves. L'ingrat Archibald de Locheil, ton ami d'enfance, est à la tête des ennemis, et signale sa bravoure en brûlant les habitations de ceux qui l'ont accueilli dans son infortune. Adieu, mon cher Jules, montre-toi toujours le digne descendant des d'Haberville et songe que tu combats pour ton Dieu et ta patrie. CAPITAINE D'HABERVILLE."

Ai-je bien lu ! ! Arché que nous avons accueilli dans ses malheurs ; Arché ! pour qui j'aurais versé avec joie jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! Lui ! l'ennemi de mes compatriotes ! ! La sinistre rumeur d'hier s'est donc changée en réalité . . . Ah ! traître, c'est ainsi que tu t'acquittes envers une famille qui t'a tant aimé ! ! Vil proscrit ; cette terre t'a nourri parmi ses plus nobles enfants . . . . C'est donc un serpent qu'elle a réchauffé dans son sein . . . . (*Il se promène à grands pas.*) Mes amis,

je me retire dans ma tente. J'ai quelque chose à expédier à mon père, nous partirons dans quelques heures pour le poste indiqué. Soyez sans crainte, et tenez-vous prêts à tout événement.

DE SAINT-LUC.—Tout ira bien, capitaine. (*Jules sort.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ JULES.

FONTAINE.—C'est y drôle pour un monseigneur quand ça s'fâche.

JOSÉ.—J'avons le cœur tout sans d'sus d'sous de ce que je viens d'apprendre. C't'Arché que j'ai élevé avec monsieur Jules.... qui m'paraissait si bon, si gentil.... Ah ! c'est pas posssible.... Pourtant c'est ben vrai, puisque l'papier l'dit.... Et pi ce cher Jules qui aimait tant son Arché.... Ah ! mon Dieu, j'espère qu'il pourra supporter cette épreuve....

DUMAIS.—Ce n'est pas possible, je connais trop bien Arché pour le croire capable d'une telle trahison. Celui qui s'expose à une mort presqu'évidente pour sauver un étranger, comme Arché l'a fait pour moi, quand j'ai failli être englouti par la débâcle dans la chute de Saint-Thomas, celui-là n'est pas capable d'une action aussi noire. Il faut qu'il y soit forcé par une dure nécessité. (*On entend le cri de guerre des sauvages.*)

DUBÉ.—Quels sont ces cris ?....

DUMAIS.—Je les reconnais, c'est la Grand'Loutre avec ses guerriers, qui nous appelle.

DE SAINT LUC.—Eh bien ! mes amis, volons au-devant de nos alliés.

LE RIDEAU TOMBE.

ACTE II.

La scène représente une forêt.

SCÈNE I.

ARCHÉ (*seul. Il paraît triste et rêveur.*)

ARCHÉ.—Après quinze ans d'absence, me voici encore une fois sur ton sol, ô Canada !.... Mais hélas ! ! ! combien les temps sont changés ! ! ! Cependant ce paysage est toujours le même. Voici bien la forêt où libre et léger j'ai poursuivi le gibier tant de fois avec mon ami, mon frère Jules d'Haberville. Plus loin, il me semble voir le manoir hospitalier de mon bienfaiteur, de mon père, le capitaine d'Haberville. C'est là que, pauvre orphelin, exilé, j'ai retrouvé une autre famille.... Oh ! mes amis, vos salons sont maintenant déserts et silencieux. Il ne sort plus une voix de ce promontoire dont l'écho répétait naguère vos joyeux accents. O amis généreux, vous qui avez ouvert vos bras et vos cœurs à l'enfant proscrit, que direz-vous en apprenant que celui que vous avez tant aimé, vient après quinze ans d'absence, promener le ravage et la désolation dans vos paisibles domaines ! ! ! Archibald, tu n'es qu'un lâche, un ingrat.... Le ciel constant à te punir te poursuivra partout ; car il est écrit : " Qu'il soit maudit celui qui donne à l'ingratitude une place dans son cœur ! " (*Alors apparaissent quatre sauvages qui se précipitent du fond de la forêt sur l'étranger pensif, et qui ne s'aperçoit pas*

de leur arrivée. Ils tentent de le garrotter. Locheil se défend. Alors ils appellent au secours, s'en rendent enfin maîtres, malgré ses efforts désespérés, et il est enfin garrotté.)

SCÈNE II.

ARCHÉ, LA GRAND'LOUTRE, TALAMOUSSE ET PLUSIEURS AUTRES SAUVAGES.

ARCHÉ (*lié sur le devant de la scène*).—Est-ce un rêve?.... C'en est donc fait pour toujours!.... Mourir au fond des bois dans les tortures les plus affreuses! mourir sans avoir pu me disculper auprès de mes amis! Tu triomphes, Montgomery, subalterne ambitieux, qui me poursuis depuis si longtemps de ta haine satanique.... Tu diras que j'ai déserté à l'ennemi! Ta joie sera grande, car j'ai tout perdu, même l'honneur! Maudit soit le jour qui m'a vu naître!.... Qu'ai-je dit, malheureux!! Mon Dieu, je vous fais le sacrifice de mes jours. Acceptez-les en expiation de mes fautes.... Que m'importe après tout le jugement des hommes quand le songe de la vie est passé? ... (*Ici il se fait un long silence.*)

LA GRAND'LOUTRE (*d'un ton solennel*).—Notre frère le guerrier au visage pâle tarde à venir. Il y a déjà deux soleils qu'il devait être avec nous: le Grand-Esprit l'a peut-être visité par la maladie. Laisserions-nous nos tomahacwks oisifs en attendant notre frère, ou bien conduirons-nous maintenant le chien d'Anglais à nos gens du Marigotte pour qu'il soit brûlé vif? La Grand'Loutre a parlé.

TALAMOUSSE.—Le Grand-Esprit a donné à mon frère la sagesse du conseil: que lui, que mon

frère décide ce qu'il voudra, nous lui obéirons. Peut-être vaudrait-il mieux attendre encore quelque temps le guerrier au visage pâle. Par là, nos gens du Marigotte pourront nous rejoindre et nous leur remettrons le prisonnier.

La Grand'Loutre (*après une pause*). — Mon frère a bien parlé. La dame aux sages conseils a éclairé son esprit. Oui attendons le guerrier au visage pâle et nos gens du Marigotte. Maintenant fumons le calumet de la guerre. (*Ils fument. La Grand'Loutre continue à parler.*) Talamousse ! mon frère.... Pendant que nos frères fumaient silencieusement leur calumet, un bruit étrange a frappé les oreilles de la Grand'Loutre : va voir ce que c'est.

Talamousse, (*allant derrière la toile.*)—Talamousse annonce à ses frères que voici le guerrier au visage pâle.

SCÈNE III.

Les Précédents, Dumais.

La Grand'Loutre.—Mon frère le guerrier au visage pâle a bien tardé, aurait-il été malade ?

Dumais.—Non, mes frères, mais j'ai dû passer deux soleils au wigwam du seigneur d'Haberville, afin de prendre des renseignements sur le nombre des ennemis, pour en informer nos frères, les guerriers à la peau rouge.... Mais quel est ce prisonnier ?...

Talamousse.—C'est un chien d'Anglais que nous allons livrer aux frères du Marigotte pour qu'il soit brûlé vif.

La Grand'Loutre (*après une pause*).—Mon frère va-t-il attendre longtemps les guerriers du Portage ?....

DUMAIS (*élevant trois doigts*).—Trois soleils. La Grand'Loutre et Talamousse pourront partir demain avec le prisonnier. Le Français ira les rejoindre au campement du capitaine de Lanaudière.

ARCHÉ.—S'il est un chrétien parmi vous, pour l'amour de Dieu, qu'il me donne à boire.

LA GRAND'LOUTRE (*à son compagnon.*)—Que veut le chien ?

DUMAIS.—Le prisonnier demande à boire.

TALAMOUSSE.—Dis au chien d'Anglais qu'il sera brûlé demain et que s'il a soif on lui donnera de l'eau bouillante pour le rafraîchir.

DUMAIS.—Je vais le lui dire, mais en attendant, que mes frères me permettent de porter de l'eau au prisonnier.

TALEMOUSSE.—Que mon frère fasse comme il voudra, les visages pâles ont le cœur mou comme des femmes.

DUMAIS (*en présentant à boire à Arché.*)—Qui êtes-vous au nom de Dieu, vous dont la voix ressemble tant à celle d'un homme qui m'est si cher ?...

ARCHÉ.—Archibald Cameron de Locheil, l'ami autrefois de vos compatriotes, leur ennemi aujourd'hui et qui a bien mérité le sort cruel qui l'attend.

DUMAIS.—Monsieur Arché, quand vous auriez tué mon frère, quand il me faudrait fendre la tête à tous ces Canaouas, dans une heure, vous serez libre. Je vais d'abord essayer la persuasion avant d'en venir aux menaces de rigueur. Silence, maintenant. (*Il reprend sa place auprès des sauvages et leur dit après un silence assez prolongé*). Le prisonnier remercie les Peaux-Rouges de lui faire souffrir la mort d'un homme. Il dit que la chanson du visage pâle sera celle du guerrier.

La Grand'Loutre.—Houa! l'Anglais fera comme le hibou qui se lamente quand il voit le feu de nos wigwams pendant la nuit. (*Il continue à fumer en regardant Arché avec mépris.*)

Talamousse.—L'Anglais parle comme un homme maintenant qu'il est loin du poteau ; l'Anglais est un lâche qui ne peut souffrir la soif. L'Anglais, en pleurant, demande à boire à ses ennemis comme à ses petits enfants. (*Il fait mine de cracher sur Arché.*)

Dumais (*il ouvre son sac, en tire quelques provisions et de l'eau-de-vie*).—Mes frères, les guerriers à la peau rouge veulent-ils partager mon repas ? Ils savent que le visage pâle ne possède rien qui ne soit à ses amis.

La Grand'Loutre.—Les Peaux-Rouges connaissent la générosité de ton cœur, frère ; bien des fois déjà ils sont allés se reposer dans ton wigwam et toujours tu as fumé avec eux le calumet de l'hospitalité, mais pour le moment, ils te déclarent en présence du Grand-Esprit qu'ils n'ont besoin de rien.

Talamousse (*regardant l'eau-de-vie*).—Talamousse n'a pas faim, mon frère, mais il a soif, il a fait une longue marche aujourd'hui, et il est bien fatigué ; l'eau de vie délasse les jambes. (Dumais *lui passe le flacon, le sauvage le saisit d'une main tremblante de joie, et il en boit avidement, la marque de l'ivresse commence à paraître sur son visage, il rend le flacon en disant.*) C'est bon, ça !

Dumais.—Dumais n'en offre point à son frère la Grand'Loutre, car il sait qu'il n'en prend point.

La Grand'Loutre.—Le Grand-Esprit aime la Grand'Loutre. Il lui a fait vomir la seule gorgée d'eau de vie qu'il ait bue. Le Grand-Esprit aime

la Grand'Loutre. Il a été si malade qu'il a pensé visiter le pays des âmes. La Grand'Loutre l'en remercie, l'eau de feu ôte l'esprit à l'homme.

TALAMOUSSE (*après un moment de silence, en s'avançant la main vers le flacon que Dumais retire.*) C'est bon l'eau de feu, donne, mon frère, je t'en prie, encore un coup, mon frère.

DUMAIS.—Non pas à présent (*il remet le flacon dans le sac*). Le Grand-Esprit aime aussi le Canadien, il l'a visité la nuit dernière pendant...

LES DEUX SAUVAGES.—Et qu'a-t-il dit à mon frère ?

DUMAIS.—Le Grand-Esprit lui a dit de racheter le prisonnier.

LA GRAND'LOUTRE.—Mon frère ment comme un Français, il ment comme tous les visages pâles. Les Peaux-Rouges ne mentent pas-eux.

DUMAIS.—Les Français ne mentent jamais quand ils parlent du Grand-Esprit. (*Retirant le flacon du sac, il avale une gorgée d'eau-de-vie*).

TALAMOUSSE. -(*Avançant la main*). Donne, donne, je t'en prie, mon frère.

DUMAIS.—Si Talamousse veut me vendre sa part du prisonnier, le Français lui donnera une autre traite.

TALAMOUSSE.—Donne-moi toute l'eau-de-vie et prends ma part du chien d'Anglais.

DUMAIS (*faisant mine de serrer le flacon*).—Non ; un autre coup et rien de plus.

TALAMOUSSE.—Donne donc et prends ma part. (*Il saisit le flacon, boit, s'endort complètement ivre. La Grand'Loutre regarde avec méfiance en fumant.*)

DUMAIS.—Mon frère veut-il à présent me vendre sa part du prisonnier ?

LA GRAND'LOUTRE.—Qu'en veux-tu faire ?

Dumais.—Mon frère veut-il à présent me vendre sa part du prisonnier?

La Grand'Loutre.— Qu'en veux tu faire?

Dumais.—Le vendre au capitaine d'Haberville qui le fera pendre pour avoir trahi la cause des Canadiens.

La Grand'Loutre.—Ça fait plus mal d'être brûlé; d'Haberville boira la vengeance avec autant de plaisir que Talamousse a bu ton eau de feu.

Dumais.—Mon frère se trompe; le prisonnier souffrira tous les tourments du feu comme un guerrier, mais il pleurera comme une femme si on le menace de la corde. Le capitaine d'Haberville le sait bien.

La Grand'Loutre.—Mon frère ment encore. Tous les Anglais qu'on a brûlés pleuraient comme des lâches et aucun d'eux n'a entonné un chant de mort comme un homme. Ils nous auraient remerciés de les pendre. Il n'y a que le guerrier sauvage qui préfère le bûcher à la honte d'être pendu comme un chien.

Dumais.—Que mon frère écoute, qu'il fasse bien attention aux paroles du visage pâle. Le prisonnier n'est pas anglais mais écossais, et les Ecossais sont les sauvages des Anglais. Que mon frère regarde les vêtements du prisonnier et il verra qu'il est presque semblable à celui du guerrier sauvage.

La Grand'Loutre.—C'est vrai; il n'étouffe pas dans ses habits comme les soldats anglais ou les soldats du Grand-Ononthio qui demeure de l'autre côté des grands lacs. Mais qu'est-ce que cela y fait?

Dumais.— Ça y fait qu'un guerrier écossais aime mieux être brûlé que pendu. Il pense, comme

les Peaux-Rouges du Canada, qu'on ne pend que les chiens et que s'il visitait les pays des âmes la corde au cou, les guerriers sauvages ne voudraient pas chasser avec lui.

La Grand'Loutre (*secouant la tête d'un air de doute*).—Mon frère ment encore. Les sauvages écossais sont toujours des visages pâles, ils ne doivent pas avoir le courage de souffrir comme les Peaux-Rouges. (*Les yeux de Dumais lancent des flammes, il brandit sa hache, mais se remettant, il secoue la cendre de sa pipe.*)

Dumais.—Quand la Grand'Loutre est tombé malade de la picotte, près de la rivière du Sud, ainsi que sa femme, son père et ses deux fils, Dumais est allé les chercher au risque de prendre la maladie lui-même ainsi que sa famille. Il les a transportés dans son grand wigwam où il les a soignés pendant trois jours. Ce n'est pas la faute de Dumais si le vieillard et les deux jeunes gens sont morts ; Dumais les a faits enterrer avec des cierges à l'entour de leur corps comme des chrétiens et la Robe-Noire a prié le Grand-Esprit pour eux.

La Grand'Loutre.—Si Dumais ainsi que sa femme et ses enfants fussent tombés malades dans la forêt, la Grand'Loutre les aurait portés dans son wigwam, aurait pêché le poisson des lacs et des rivières, chassé le gibier dans les bois, aurait acheté l'eau de feu qui est la médecine des Français, il aurait dit : "Mangez et buvez, mes frères, et prenez des forces." La Grand'Loutre et sa squaw auraient veillé jour et nuit auprès de la couche de ses amis français et la Grand'Loutre n'aurait pas dit : "Je t'ai nourri, soigné et j'ai acheté avec mes pelleteries l'eau de feu qui est la

médecine des visages pâles." (*Se redressant avec fierté*). Que mon frère amène le prisonnier ; la Peau-Rouge ne doit rien au visage pâle. (*Il se remet à fumer tranquillement.*)

DUMAIS.—Ecoute, mon frère, et pardonne à Dumais s'il t'a caché la vérité. Il va te parler en présence du Grand-Esprit qui l'écoute, et le visage pâle ne ment jamais au Grand-Esprit.

LA GRAND'LOUTRE.—C'est vrai, que mon frère parle, j'écoute.

DUMAIS.—J'ai quarante-cinq hivers ; il y a de cela quinze hivers ; je gagnais mon wigwam à la fin du dernier mois de la saison des neiges ; je m'aventurai sur la glace à environ douze arpents au sud-ouest du faubourg de Saint-Thomas. La glace amollie par les feux du soleil, et minée par les eaux du grand fleuve se brisa tout à coup et ton frère disparut sons les eaux. Cependant je parvins à sauter sur un glaçon, mais non sans accident, car je me cassai la jambe au-dessus de la cheville.

LA GRAND'LOUTRE.—La Grand'Loutre a vu la blessure de son frère et l'en plaint.

DUMAIS.—Alors j'appelle à mon aide. Les visages pâles couvraient bientôt la côte. Un mugissement souterrain se fit entendre semblable à un coup de tonnerre. Les glaçons s'amoncelant les uns sur les autres formèrent une digue qui s'écroula bientôt avec un fracas épouvantable. Je fus lancé avec la vitesse de l'éclair dans la direction de la chûte de Saint-Thomas. La glace ne rencontra sur son passage d'autre résistance qu'un cèdre géant qui se trouvait dans un îlot, au milieu de la rivière. Je pus saisir le vieil arbre et l'enlacer de mes deux bras avec une étreinte convulsive. Dans ce moment, j'aperçus ma femme et mes enfants qui se tordaient

dans l'agonie du désespoir. J'entendis aussi la voix de la Robe-Noire qui, comme un ange de la miséricorde, recommandait mon âme au Grand-Esprit, je fis à Dieu le sacrifice de mes jours et j'attendais le moment suprême avec calme, quand tout à coup je me sens saisi par un bras vigoureux qui m'entraîne du milieu des flots.

La Grand'Loutre.—Mon frère ne pourra jamais trop faire pour celui qui l'a empêché de servir de pâture aux habitants des eaux.

Dumais (*se levant et ôtant sa casquette*).—Eh bien ! ton frère déclare en présence du Grand-Esprit que le prisonnier est celui qui lui a sauvé la vie. (*A ces mots, le sauvage pousse un cri, se lève et s'élance sur Arché en tirant son couteau, coupe ses liens et le pousse dans les bras de Dumais.*)

Arché. – Mon Sauveur !...

Dumais (*prenant Arché sur son cœur*).— Mon ami ! bénissons la Providence, j'allais commettre un meurtre pour vous sauver.

Arché.—Noble Dumais ! vous avez fait pour moi cent fois plus que je n'ai fait pour vous. Vous m'avez soustrait à une mort honteuse et cruelle. En me conservant la vie, vous m'avez fourni le moyen de me justifier peut-être un jour auprès de mes bienfaiteurs. (*On entend le cris des sauvages.*) Quels sont ces cris ?...

La Grand'Loutre.—Ce sont nos guerriers du Marigotte. (*A Dumais*) Mon frère, allons au devant d'eux afin qu'il ne puissent pas voir ton frère au visage pâle.

Dumais —Allons, mon frère. (*A Arché*) Adieu ! noble jeune homme.

Arché.—Adieu ! mon libérateur, n'cubliez pas le malheureux proscrit.

DUMAIS.—C'est entre nous, à la vie à la mort. Adieu !

SCÈNE IV.

ARCHÉ (*seul*).

ARCHÉ (*regardant aller Dumais*).—Adieu ! ami généreux et fidèle. (*Revenant sur le devant de la scène*). Me voilà libre, je puis espérer encore. Après avoir vu la mort de si près, qu'il fait bon de se voir débarrassé de ses liens tout à coup. Mon Dieu, je vous avais fait le sacrifice de mes jours, mais puisque vous voulez que je vive encore soyez mille fois béni. Veillez, je vous prie, sur le noble Dumais, veillez aussi sur la maison de mon second père le capitaine d'Haberville. Faites qu'un jour je puisse être aimé et béni de nouveau par cette famille si chère à mon cœur. Je me sens soulagé et plus fort que jamais. Quelque chose me dit que je verrai des jours meilleurs.... On vient. (*Apercevant Montgomery*). Ciel ! c'est Montgomery, affectons le plus grand calme pour lui dérober ce qui se passe dans mon cœur.

SCÈNE V.

ARCHÉ, MONTGOMERY.

MONTGOMERY.—Que faites-vous ici ?

ARCHÉ (*se contenant*).—J'ai laissé reposer mes soldats près d'une rivière qui se trouve à quelques arpents. Je me proposais d'y passer la nuit ; en attendant le crépuscule, j'étais venu revoir des lieux qui me rappellent des souvenirs.

MONTGOMERY.—Il n'est pas encore tard. Vos soldats maintenant reposés peuvent faire encore

une longue marche ; vous irez camper près de cet endroit qu'on appelle les plaines d'Abraham. Sur votre passage, vous mettrez le feu à toutes les habitations françaises que vous rencontrerez. D'ailleurs je vous suivrai à petite distance.

ARCHÉ. — Mais faut-il incendier aussi les demeures de ceux qui n'opposent aucune résistance ? On dit qu'il ne reste que des femmes, des vieillards et des enfants dans ces habitations.

MONTGOMERY.—Il me semble, lieutenant, que mes ordres sont bien clairs et précis. Vous mettrez le feu partout où vous passerez. Mais j'oubliais votre prédilection pour nos ennemis.

ARCHÉ (*se mordant les lèvres de rage, puis se contenant*).—Deux de ces demeures, ce groupe de bâtisses que vous voyez et un moulin sur la rivière où vous bivouaquez, appartiennent au seigneur d'Haberville, à celui qui pendant mon exil, m'a reçu et traité comme son propre fils. Au nom de Dieu ! major, donnez vous-même l'ordre d'avancer.

MONTGOMERY.—Je n'aurais jamais cru qu'un officier de Sa Majesté Britannique eût osé parler de sa trahison envers son souverain.

ARCHÉ (*se contenant à peine*).—Vous oubliez, major, que je n'étais qu'un enfant, mais encore une fois, au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, donnez l'ordre vous-même et ne m'obligez pas de manquer à l'honneur, à la gratitude, en promenant la torche incendiaire, sur les propriétés de ceux qui, dans mon infortune, m'ont comblé de biens.

MONTGOMERY (*en ricanant*).—J'entends, Monsieur se réserve une porte pour entrer en grâce avec ses amis, quand l'occasion s'en présentera. (*Il sort*).

SCÈNE VI.

ARCHÉ (*seul*).

ARCHÉ (*il se promène quelque temps, puis éclatant tout à coup*).—Il était donc inspiré par l'enfer, ce prophète de malheur lorsqu'il disait à Locheil : Garde ta pitié pour toi-même, Arché, lorsque contraint d'exécuter un ordre barbare, tu déchireras avec tes ongles cette poitrine qui recouvre pourtant un cœur noble et généreux. Tu as bonne mémoire, Montgomery ; tu n'as pas oublié les coups de plat de sabre que mon aïeul donna à ton grand-père dans une auberge d'Edimbourg, mais moi aussi j'ai la mémoire tenace, et tôt ou tard, je doublerai la dose sur tes épaules ; car tu seras trop lâche pour me rencontrer face à face. Sois-tu maudit, toi et ta famille, puisses-tu, moins heureux que ceux que tu prives d'abri, ne pas avoir lorsque tu mourras une seule pierre pour reposer ta tête. Puissent toutes les furies de l'enfer... (*se radoucissant*). Quel contraste entre la cruauté de cet homme sanguinaire et la générosité de ces peuplades que nous traitons de barbares ! ! ! (*Ici on entend les miliciens qui viennent en chantant :* Noble et belle patrie). Mais quels sont ces chants ? (*Il écoute*). Ah ! je les reconnais, ce sont les chants de ces braves enfants du Canada que j'aime à l'égal de mes compatriotes. (*Il écoute encore.*) Ils viennent par ici. Retire-toi, Archibald, tu n'es pas digne de paraître devant eux. (*Il sort par le côté opposé aux miliciens.*)

SCÈNE VII.

DE SAINT-LUC ET LES MILICIENS.

DE SAINT-LUC. — Halte-là ! soldats, reposons-nous un peu en attendant le capitaine d'Haberville.

JOSÉ.—Il doit pas retarder à resoudre ; car je l'ai vu tout à l'heure, puis il disait comme ça, qu'il ne voulait plus se séparer de nous autres.

FONTAINE.—Ouf ! quelle longue marche ! j'en suis tout harassé depuis les pieds jusqu'à la tête. Et pi, qu'c'est bête comme tout de marcher avec ces grands fizils là ; ça vous barre les jambes, puis ça vous fait baiser votre grand'mère ben plus souvent que vous y voudriez, allez.

DUBÉ.—Ça viendra, mon brave, avec de l'exercice.

FONTAINE.—L'exercice, l'exercice, j'en ai ben assez pris de l'exercice depuis que j'ai quitté Saint-Jean-Port-Joli, ma paroisse.

JOSÉ.—Tu es rien qu'au commencement, mon pauvre Fontaine, jusqu'ici tu as goûté que c'qui s'appelle les douceurs du camp. Mais, j'espère que bientôt, tu connaîtras à fond la vie d'un bon troupier. Mais... voici not' commandant. (*Tous à leur poste. On présente les armes à d'Haberville. De Saint-Luc donne le commandement ! " Présentez armes ! Déposez armes ! "*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, JULES.

JULES.—Mes amis, l'heure du combat est sonnée, quelques moments encore et l'anglais connaîtra une fois de plus, ce que peut la valeur du soldat canadien. Marchons au combat avec confiance. Que le nombre des ennemis ne nous effraie pas. Notre victoire n'en sera que plus belle. Et lorsque le devoir le commande, le soldat canadien ne compte pas le nombre. Il ne veut que la victoire ou la mort.

TOUS (*d'une voix forte*).—Oui, la victoire ou la mort !

JULES.—Amis, encore un moment, et la trompette guerrière annoncera l'instant solennel du combat. Canadiens-français, souvenez-vous que vous êtes les fils des héros et des martyrs : Combattez et mourez s'il le faut pour Dieu et la patrie...

TOUS.—Mourons pour Dieu et la patrie !

LE RIDEAU TOMBE.

On fera pour entr'acte un tableau vivant représentant la bataille des plaines d'Abraham. Ce tableau a le double avantage d'intéresser l'auditoire et de le préparer à bien comprendre le 3e acte.

ACTE III.

SCÈNE I.

LA GRAND'LOUTRE, TALAMOUSSE ET QUELQUES SAUVAGES.

LA GRAND'LOUTRE.—C'est assez, mes frères, gémir sur la mort de nos guerriers ; ils ont été moissonnés par la guerre ; mais comme le chêne des forêts, dans sa chute ils ont écrasé les pâles visages, et les ont fait fuir comme des femmes. Ils ont été reçus comme des guerriers dans le pays des ombres. Maintenant, frères, leurs mânes planent au-dessus de nous et il me semble les entendre nous crier : " Ne laissez pas blanchir nos ossements foulés par les Anglais. Brandissez de nouveau votre redoutable tomahawk et entonnez plus fort que jamais votre terrible chant de guerre."

TALAMOUSSE.—La Grand'Loutre a parlé comme un homme ; les guerriers à la peau rouge ne craindront pas de marcher au combat tant qu'ils seront guidés par leurs pères la Grand'Loutre, car ils savent que son courage égale celui des plus grands guerriers.

UN SAUVAGE.—Les cris de nos frères les guerriers au visage pâle ne viennent-ils pas frapper les oreilles de la Grand'Loutre.

LA GRAND'LOUTRE (*paraît faire un effort sur lui-même . . . . après une pause*).—Ecoutez, mes frères. La Grand'Loutre n'avait plus qu'un fils qu'il aimait comme son âme ; car il sentait son courage revivre dans ce jeune guerrier. Eh bien ! ce fils, la Grand'Loutre l'a vu tomber à ses côtés, pendant la

bataille, comme un arbre sous les coups de l'orage. Maintenant la Grand'Loutre est seul au monde. Lorsque le Grand-Esprit l'appellera dans le pays des ombres, il n'aura pas un seul ami pour pleurer sur ses ossements ; son sang ne coulera dans les veines de personne. La Grand'Loutre a pensé à ce malheur, et il a été accablé quelques instants sous le poids de son infortune. Que quelqu'un lui reproche d'avoir pleuré comme une femme.

Le sauvage.—Pardonne à ton frère, illustre chef, il ignorait la mort de ton fils.

La Grand'Loutre (*après une pause*).—Terribles sont les morsures du serpent lorsqu'il déchire sa proie, plus terrible encore sera la vengeance de la Grand'Loutre. Oui, il s'enivrera du sang de l'Anglais, jusqu'à ce qu'il ait satisfait aux mânes de ses guerriers et aux cris de son âme. Aussi longtemps que le Grand-Esprit laissera un souffle de vie à la Grand'Loutre, aussi longtemps sa hache terrible moissonnera ses enfants, aussi longtemps il s'abreuvera de haine et de vengeance.

Talamousse (*après une pause*).—Quel était ce guerrier anglais qui a combattu avec tant de courage pendant la bataille ? Rapide comme l'éclair, il était partout où le danger l'appelait. Plus d'une fois il a dirigé sa course du côté des guerriers à la peau rouge, mais toujours il a rebroussé chemin, comme si un génie invisible l'eût repoussé.

La Grand'Loutre.—Ce guerrier n'est pas anglais mais écossais, c'est le prisonnier à qui nous avons donné la vie. La Grand'Loutre l'a reconnu, et a admiré son courage. Mais partons, entendez-vous le bruit du combat ? Volons à la bataille !... (*Ici on entend le bruit du combat, tous les sauvages se lèvent, poussent un cri de guerre et partent.*)

SCÈNE II.

MONTGOMERY ET UN SOLDAT ANGLAIS.

MONTGOMERY.—Eh bien ! ma vengeance est-elle satisfaite, Archibald de Locheil est-il tombé dans le piège que nous lui avons dressé ?

UN SOLDAT.—Non, seigneur. Cependant je ne sais comment il a pu échapper à la mort, car de toutes les personnes qui l'entouraient au moment de l'explosion lui seul a survécu, tous les autres ont été foudroyés en un instant.

MONTGOMERY (*à part*).—Il périra, je le jure. (*Au soldat*) Le général Murray a-t-il eu connaissance de cela ?

LE SOLDAT.—Seigneur, il n'a entendu que le bruit de l'explosion, mais il ne sait d'où est parti le coup.

MONTMGOMERY (*à part, avec une joie féroce*).—Ma vengeance est assurée (*au soldat*). Bien ! maintenant laissez-moi ; de la discrétion surtout.

LE SOLDAT.—Seigneur, fiez-vous à nous.

SCÈNE III.

MONTGOMERY (*seul*).

MONTGOMERY.—Murray a entendu l'explosion. Il ignore qui en est l'auteur. De toutes les personnes qui environnaient Archibald, lui seul a survécu.... Tant mieux, allons trouver le général et que ce jour qui doit éclairer ma vengeance soit le plus beau de ma vie. (*Il sort d'un côté, de l'autre entre Jules que quelques miliciens soutiennent. De Saint-Luc arrive quelques instants plus tard.*)

SCÈNE IV.

JULES, DE SAINT-LUC ET QUELQUES MILICIENS.

DE SAINT-LUC.—Enfin, nous sommes vainqueurs, l'habileté de Lévis et la valeur de nos troupes ont ramené la victoire sous nos drapeaux. Les Anglais sont en déroute complète et ont fui dans la ville pour y cacher leur honte et leur défaite. L'étendard fleurdelisé flottera bientôt sur nos rives et les couleurs de l'Angleterre cesseront de déshonorer les sommets de la citadelle. Sept années d'héroïque résistance ont enfin touché la Providence et nous voyons la fin de nos malheurs. Bientôt l'Anglais désertera le sol de la Nouvelle-France, et nous pourrons réparer nos désastres et faire disparaître les ruines amoncelées par le vandalisme aux braves qui ont acheté la victoire au prix de leur sang ! Honneur à vous, brave d'Haberville ! vos blessures attesteront à jamais votre valeur. Honte au traître qui n'a pas craint de déserter nos drapeaux et de promener la ruine et la dévastation sur les domaines de ceux qui l'accueillirent aux jours de ses malheurs. Je l'ai vu, ce Locheil, faisant des prodiges de valeur à la tête de nos ennemis ; je l'ai vu, s'acharnant à notre perte et donnant l'assaut au moulin Dumont que la valeur de nos troupes avait repris. Je l'ai vu enfin rallier les restes de sa compagnie et prendre la fuite pour se dérober à la fureur de nos soldats.

JULES.—Qu'il fuie, le traître, s'il veut échapper à ma colère. Quand je songe à nos malheurs passés, à la trahison de celui qui se disait mon ami et le vôtre, de ce vil proscrit que nous avons traité comme un enfant du sol, je ne connais plus qu'un seul sentiment, celui de la vengeance.

José.—Cet Arché n'est qu'un misérable qui a étouffé dans son cœur tous les sentiments de la reconnaissance. Pourtant, je vous avouerai. mon commandant, que sa conduite me surprend, lui qui m'a toujours paru si bon, si reconnaissant.

Jules.—Mon cher, c'est la conduite de l'hypocrite qui flatte ses amis aussi longtemps qu'il en a besoin et qui les déchire avec la fureur du tigre sitôt qu'il peut se passer d'eux.

Dumais.—Avec votre permission, mon commandant, je dirai franchement ce que je pense de celui qu'autrefois, vous aimiez comme un frère, et à qui moi, j'ai juré une reconnaissance éternelle, comme à mon sauveur.

Jules.—Eh bien ! parlez, Dumais.

Dumais.—Mon commandant, je vous dirai donc que je ne partage pas vos sentiments de haine et de vengeance contre Arché. (*Jules fait un mouvement de surprise.*) Au lieu de le maudire comme un ennemi, un traître, je le plains de tout mon cœur, comme un ami malheureux. Oui, mon commandant, j'en suis certain, Arché n'est pas aussi coupable qu'il paraît. Il a dû être forcé d'agir comme il a fait. Vous connaissez bien les lois de la discipline militaire. L'inférieur doit obéir à son supérieur en tout et partout. Voilà, je n'en doute pas, la position d'Arché. Il n'a été que l'instrument involontaire des actes de vandalisme qui ont été commis en son nom par les troupes anglaises. C'est là ma conviction, je l'ai puisée dans le caractère d'Arché, dans son amour pour notre nation, amour qu'il a porté jusqu'à l'enthousiasme. Soyez certain, mon commandant, que les homme de la trempe d'Arché ne changent pas aussi promptement leurs sentiments.

JULES (*après une pause*).—Dumais, vous vous laissez entraîner par un sentiment exalté de reconsance. Arché n'est qu'un ingrat. Mes amis, nous devons partir dans quelques jours pour aller rejoindre l'armée du général de Lévis. En attendant, de Saint-Luc, vous placerez vos miliciens près du moulin Dumont. Vous trouverez là sans doute des blessés qui ont besoin de secours et vous les ferez conduire en un lieu sûr.

DE SAINT-LUC.—Oui, commandant.

SCÈNE V.

JULES (*seul.*)

JULES.—Je sens le besoin d'être seul, mon cœur bouleversé par la tempête soupire après le calme. Est-il bien vrai qu'Arché se soit rendu coupable d'une si noire ingratitude. Arché, il est vrai, s'était enrôlé sous les étendards de l'Angleterre. Mais le lâche, s'il a été forcé par un ordre barbare, de promener sur nos domaines la torche incendiaire, il devait refuser d'obéir, et quand bien même on l'eût fusillé sur le champ, il se serait trouvé des hommes qui auraient approuvé sa désobéissance et lavé sa mémoire. Il a été lâche parce que dans le cas où son général, au lieu de le faire fusiller, l'eût traduit devant un tribunal militaire on aurait, tout en prononçant une sentence contre lui, apprécié ses motifs. Il aurait été éloquent en défendant un des plus nobles sentiments du cœur humain, la gratitude. Il a préféré trahir sa patrie adoptive.... trahir son ami.... me trahir !.... (*Il se laisse tomber sur son siège.*)

SCÈNE VI.

JULES, ARCHÉ.

ARCHÉ (*sans voir Jules*).—Le bruit du combat, le malheur de la défaite, rien ne peut faire taire dans mon cœur la voix terrible du remords qui me ronge comme un vautour. Elle me reproche mes cruautés envers un peuple qui m'aimait que j'aimais, moi aussi, et que j'aime encore. Dieu m'en est témoin. (*avec amertume*). Oh ! je paie bien cher l'honneur de porter les armes de la fière Albion. Et mon frère Jules, ne me sera-t-il pas donné de le voir, de lui dire toutes les angoisses qui déchirent mon cœur. (*apercevant Jules*). Mais que vois-je... Quel est ce guerrier ?... Grand Dieu ! c'est Jules d'Haberville !... (*Il avance quelques pas.*)

JULES (*sans se détourner*).—Lui-même ! (*il se lève, fixe Arché, fait un mouvement d'horreur et détourne la tête*) Quoi ! en croirai-je mes yeux ? Est-ce bien vous Archibald de Locheil ? Ce n'était pas assez d'avoir indignement trahi ceux qui vous aimaient comme leur enfant, vous voulez encore repaître vos yeux du sang qui coule de nos blessures ; vous voulez ajouter l'insulte à la cruauté ? ?... Archibald de Locheil, jusqu'à présent je vous détestais comme un ennemi, maintenant je vous méprise comme un lâche.

ARCHÉ.—Vous aussi, Jules, mon ami, vous me condamnez sans m'entendre.

JULES.—Moi, votre ami, cessez de m'appeler ainsi ; misérable proscrit, retirez-vous d'ici ; ne souillez pas plus longtemps mes yeux de votre présence. Et d'ailleurs qui pourrait vous retenir plus heureux en ces lieux. Vous avez vu le dénue-

ment complet du seigneur Jules d'Haberville, votre cœur doit être rassasié. Cherchez-vous encore des châteaux à incendier ? des mères de famille et des enfants ont été poursuivis jusque dans les bois par vos braves soldats ; nos demeures sont devenues la proie de l'incendie et vous avez pu tressaillir d'aise en voyant s'affaisser dans les flammes le vaste manoir d'Haberville. Soyez content, Archibald, vous avez été fidèle aux ordres d'un peuple barbare ! Le Canada conservera longtemps les traces glorieuses de votre passage ; le fer et la flamme proclameront bien haut la reconnaissance du très noble et très généreux Cameron de Locheil !

ARCHÉ.—Oh ! Jules, je vous en conjure, cessez, cessez ces reproches sanglants qui m'accablent. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert et ce que je souffre encore. (*Jules lui tourne le dos.*) Il ne veut pas m'entendre ! Mon Dieu ! que faire !.... Ne me forcez pas, Jules, à m'éloigner de vous sans avoir pu vous expliquer ma conduite. Cette explication, je la dois à votre respectable famille ; je vous la dois ; je me la dois à moi-même, elle me déchargera d'un fardeau bien lourd. Depuis que je vous ai quitté, Jules, j'ai traîné une vie bien misérable. A peine avais-je trouvé la Claymore de mon père, j'apprends que mon régiment devra joindre l'expédition dirigée contre la Nouvelle-France. Oh ! alors combien je regrettai d'avoir pris le service dans l'armée.... Mais j'avais donné ma parole, et j'étais loin de prévoir les actes de vandalisme auxquels on devait me forcer de concourir. Je m'embarquai pour le Canada. Un monstre de cruauté, l'infâme Montgomery commandait la division dont mon régiment faisait partie. Il me mit la torche à la main et me contrai-

gnit à devenir le bourreau de ceux que j'aimais. Comment vous peindre mes angoisses, ma fureur, mon désespoir, en entendant cet ordre barbare. Vous connaissez, Jules, les lois de la guerre et de la discipline militaire. Je ne pouvais plus reculer. Hors de moi-même, en proie aux combats les plus terribles, je donnai à regret l'ordre de la destruction. En refusant d'obéir, j'étais puni de mort déshonoré, je flétrissais à jamais le nom vénéré des Locheil. Le ciel m'en est témoin, je fus plus malheureux que coupable. Je sais que les circonstances sont contre moi, que tout me condamne à vos yeux et voilà ce qui m'accable.... Mais j'en appelle à notre ancienne amitié, j'en appelle aux belles années de notre enfance que nous avons coulées ensemble. Vous m'aimiez alors, Jules, la noblesse de mes sentiments, ce sont là vos propres paroles, m'avait gagné votre cœur.

JULES.—Ne soulevez pas le voile qui couvre le passé. Je vous ai aimé comme un frère, je l'avoue, mais les temps sont changés....

ARCHÉ.—Oui, les temps sont changés, mais mon cœur ne l'est pas, Jules. Je suis toujours le même, toujours prêt à donner mon sang pour vous et votre noble famille. Si je ne puis me justifier à vos yeux, si je ne puis obtenir mon pardon, je quitte au plus tôt le Canada, mais en quelqu'endroit de la terre que je me trouve, ma plus grande joie, mon plus grand bonheur sera d'apprendre que la famille des d'Haberville a recouvré son ancienne splendeur et que des jours plus heureux se sont levés sur le manoir de Saint-Jean-Port-Joli!.... Mais je ne serai pas réduit à cet excès d'infortune; vous écouterez, Jules, la bonté de votre cœur, et vous verrez en moi un ami plus malheureux que coupable.

Merci, noble ami, d'avoir bien voulu m'entendre jusqu'au bout.... Que faut-il maintenant que je fasse pour obtenir mon pardon ?.... Faut-il vous supplier ?.... Me voici à vos genoux. Je vous en prie, dites-moi que vous me pardonnez....

JULES (*avec émotion*).—Relevez-vous, Archibald de Locheil.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MONTGOMERY.

MONTGOMERY.—Que vois-je ! Quoi ! Archibald Cameron de Locheil, un officier de Sa Majesté Britannique aux genoux d'un méprisable ennemi ! !...

JULES (*tirant son épée*).—Major Montgomery, qui vous a donné le droit de m'insulter ici ? Si vous n'êtes pas aussi lâche qu'insolent, défendez-vous.

ARCHÉ.—Que viens-tu faire ici, vil espion ? C'est en vain maintenant que tu voudrais lever d'odieux soupçons contre moi. La lâche conduite, que tu as tenue pendant la bataille est connue de tous ; bientôt tu vas recevoir la récompense due à tes forfaits, homme sans foi et sans honneur.

MONTGOMERY.—Archibald, si je ne recevais pas vos paroles avec tout le dédain qu'elles méritent, je vous ferais payer cher votre insolence ; sachez que malgré vos incriminations je suis tout puissant auprès du général Murray et que d'un seul mot je puis vous perdre.

ARCHÉ.—Me perdre !... Ah ! je ne te crains pas, Montgomery. Tu parle de ta puissance, mais ne sais-tu pas que le crédit des lâches ne dure pas ?... Ta puissance, sais-tu bien ce qu'elle est ?... Veux-tu

le savoir ?... (*Il lui présente une lettre*). Connais-tu cette signature ?... C'est celle de Murray lui-même. Maintenant écoute, Montgomery. (*Il lit*). " Archibald Cameron de Locheil, je vous ai suivi pendant l'action. Vous avez noblement agi, vous vous êtes amplement disculpé de tous les soupçons que Montgomery m'avait inspirés sur votre courage, votre loyauté. C'est lui qui est un lâche et un traître. Il va être châtié comme il le mérite. En attendant que le gouvernement de Sa Majesté puisse faire davantage pour vous, acceptez le grade de major dont Montgomery s'est montré indigne. Je vous salue, major Archibald de Locheil."

Eh bien ! as-tu compris le sens de cette lettre ? Si tu n'en crois pas à mes paroles, tiens, lis toi-même. (*Il lui donne la lettre.*)

MONTGOMERY (*la parcourt rapidement puis la jetant par terre*). Je suis trahi !

ARCHÉ.—Non, tu n'es pas trahi, Montgomery, seulement on te connaît pour ce que tu es.

MONTGOMERY.—Je me vengerai....

ARCHÉ.—Mais ne va pas croire que j'ambitionne un titre que tu as si mal porté ; tu ne verras jamais de Locheil briguer les insignes d'un Montgomery. J'ai répondu au général Murray, le remerciant de ses éloges, ainsi que du grade qu'il m'offrait. Je lui ai dit qu'ayant donné des preuves suffisantes de mon courage et de ma loyauté, dans la dernière bataille, et qu'ayant rempli les deux années de mon engagement, je ne voulais plus porter les armes contre ceux à qui je dois tant de reconnaissance.

MONTGOMERY.—Oui, je me vengerai... On verra ce que peut la colère d'un Montgomery. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

JULES, ARCHÉ.

JULES.—Eh ! quoi donc, Arché, vous renoncez au grade offert à votre courage, pourquoi donc agissez-vous ainsi ?

ARCHÉ.—Pourquoi ? Eh ! en doutez-vous, Jules... Vous connaissez bien mal mon cœur, si vous avez pu supposer un seul moment que je conduisais librement les soldats anglais au ravage des campagnes du Canada. Pourquoi ?... C'est parce que l'amitié que je vous porte, Jules, aussi bien qu'à votre illustre famille, l'emporte de beaucoup dans mon cœur sur tout ce qui pourrait procurer mon avancement dans le monde. Ce sacrifice, je suis prêt à le répéter encore une fois, si je savais par là obtenir mon pardon. (*Jules paraît de plus en plus ému. Arché, dans un moment subit, va pour presser la main de Jules qui reste froide dans la sienne, Arché pousse un soupir.* Hélas, Jules, mon ami, mon frère, rien ne peut vous fléchir, c'en est donc fait pour toujours entre nous deux... Oh ! si vous saviez la blessure profonde que vous avez faite à mon cœur ? ! ! ! Adieu ! Jules, adieu ! pour toujours à celui que j'appelais mon frère... Puisque tout rapport doit cesser entre nous, il ne me reste plus qu'une seule chose à faire, c'est de souhaiter le bonheur et la prospérité d'une famille que j'aime avec tant d'affection, d'un frère qui me repousse... Adieu !... Jules pour la dernière fois, adieu... (*Il va pour sortir.*)

JULES.—Arrête, Arché. (*Il se détourne.*) Non, il ne peut être aussi coupable qu'il le paraît, celui qui sacrifie ainsi de cœur joie les espérances les plus

belles et les plus légitimes aux sentiments de l'amitié et de la reconnaissance. (*Lui tendant les bras.*) Arché, mon ami, je te pardonne ! ! ! (*Arché se précipite dans ses bras en disant :*) Mon frère ! ! !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LA GRAND' LOUTRE, TALAMOUSSE ET LES SAUVAGES.

LA GRAND'LOUTRE (*apercevant Arché, pousse, un cri de joie et se jette dans ses bras. A Jules*).— Ecoute, frère, ton ami l'Ecossais est un homme, son cœur est généreux ! Aussi longtemps les eaux du grand fleuve iront trouver celles du grand lac, aussi longtemps la Grand'Loutre portera dans son cœur, ton frère l'Ecossais, car sans lui, le chef des guerriers à la peau rouge, chargé d'indignes fers, languirait au fond d'un noir cachot. En quittant ton wigwam frère, je fus surpris par des guerriers anglais et déjà mes mains allaient être chargées de lourdes chaînes, lorsque l'Ecossais vint à passer et me fit mettre en liberté. Puisse le Grand-Esprit le récompenser pour ce qu'il a fait à la peau rouge.

ARCHÉ.—Illustre chef, je n'ai fait que m'acquitter envers vous.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, DE SAINT-LUC, LES MILICIENS.

DE SAINT-LUC.—Quoi ! Locheil ici ! ! !

JULES.—Oui, de Saint-Luc. Enfin j'ai retrouvé mon frère avec mon ami. Apprends que c'est une

cruelle fatalité qui a forcé mon frère Arché à combattre sous un étendard étranger, et que jamais l'idée de trahir ses amis n'est entrée dans son esprit.

DE SAINT-LUC.—Oubliez, noble Arché, oubliez les odieux soupçons que j'ai nourris contre vous.

ARCHÉ.—Tout est oublié, brave de Saint-Luc. Réjouissons-nous ensemble, mes amis, ce jour est le plus beau de ma vie, puisqu'aujourd'hui j'ai retrouvé l'honneur et mon frère adoptif, et n'oublions jamais que seule la véritable amitié est impérissable comme la vertu qui l'inspire.

LE RIDEAU TOMBE.

FIN